HEBDO SCOPE

lecture

Le vent de Tanger rend fou

par Maxime Stintzy

Dernier livre de vacance (au féminin singulier)

Puisqu'il est beaucoup question de mer et de sable, de danse et de nuits blanches dans ce petit condensé d'exotisme désemparé, nous ne saurions trop vous suggérer d'y trouver une rêveuse rallonge automnale à vos plaisirs estivaux enfuis et, remisant vos pavés de plage, d'y suivre en pointillé les ricochets résolument aléatoires de sa tournoyante et sensuelle héroïne.

Photo Maude Vuillez

On peut en effet être, comme Elsa Nagel, Strasbourgeoise, biographe attentive de clients bien réels et danser à Tanger avec une narratrice fantasmée. Cette ville constitue d'ailleurs ici un autre personnage de choix, mais maintenu à distance respectueuse des troubles clichés dont la voilent volontiers les artistes de toute obédience : pour celle qui s'y retrouve, le temps indéterminé d'un illusoire nouveau départ, en très lucide et pourtant somnambulique perdition personnelle, « *ce vieux mythe est un mensonge* ».

Voilà qui est dit, dès le 2e paragraphe, et toute l'insidieuse habileté de l'auteur qui guide ses pas (autant qu'elle se laisse guider par les siens) consiste cependant à la nimber d'un autre mystère, plus évanescent, et à la doter, sans jamais l'idéaliser ni la réprouver, d'un indéniable pouvoir d'attraction et peut-être même d'assez paradoxale rédemption.

En abordant comme son Isabelle (où viennent se nicher malgré elle l'anagramme et les racines hébraïques de son prénom) ce port marocain du détroit de Gibraltar, Elsa Nagel ne peut néanmoins occulter ses réminiscences de critique littéraire et cinématographique avertie : Burroughs ou l'indissociable Paul Bowles (qu'elle a croisé dans sa « *Dream City* », peu avant son décès) côté plume ; Arcady ou, rejoignant Bowles, le Bertolucci d'*Un Thé au Sahara* côté toile. Certaines d'entre elles affleurent même, explicites, dans son bref récit d'errance, distillées parmi d'autres, baudelairiennes et hollywoodiennes. Le prénom de sa fille « *sans joie* » qui, échappée de Lyon au creux de la vague, écume les boîtes et multiplie les partenaires (de piste ou de lit) nous met en outre « *devant le désir* », telle l'Anicée Alvina du film belge de Jean-Pierre Berckmans en 1975.

Blonde, elle ressemblerait plutôt, pour sa part (et si l'on en croit Selim, élégant oisif de 18 ans, son compagnon de promenade et de figuration), à la Kate Winslet de *Marrakech Express*. Trahie sur son sol par ceux auxquels en vain elle s'était donnée (son concubin et son employeur), elle a déchiré son passeport, tout balayé déjà, hormis ses pleurs et ses accès d'ivresse, en débarquant au pays où soufflent le vent d'est et les jnouns, fameux « *Djinns* » hugoliens.

Si le premier, 13 fois invoqué, ouvre et referme le livre, on eût aimé que le goût affirmé de son auteur pour le fantastique n'y invite pas seulement les seconds au cœur secret du hammam. Il y avait là matière à une autre folie, en possible résonance avec le « *syndrome du voyageur* » ultérieurement traité dans un récit enchâssé décisif. Mais nous nous en voudrions de déflorer les histoires et les rencontres très diverses égrenées par un roman qui, lorgnant souvent vers la fable, séduit, malgré ses répétitions lexicales à l'évidence orientalisantes, avec la même douloureuse légèreté que sa narratrice.

Parce qu'elle vise « *le désengagement* » et qu'elle « *ressent* », du moins au départ, « *une indifférence pour ce qui l'entoure* », parce que l'écriture dépouillée, quoique fort évocatoire, d'Elsa Nagel s'apparente, sous une latitude voisine, à celle d'Albert Camus, *Le Vent de Tanger rend fou* aurait presque pu s'intituler *L'Etrangère*. Presque, car à Tanger Isabelle finira par sauver une vie quand Meursault, sur la plage d'Alger, en ôtait une.

.../...

Entretien avec Elsa Nagel

Qu'est-ce qui vous importait le plus dans ce livre ? Parler de Tanger ou suivre le parcours d'Isabelle ?

Tanger, à la porte de l'Afrique (ou à l'entrée de l'Europe), fait rêver les candidats à l'immigration. Mais c'est une ville qui fait aussi fantasmer les Occidentaux alors qu'elle n'a plus rien aujourd'hui du décor mythique qu'elle fut : port interlope, refuge des Beatniks. Je voulais tordre le cou aux clichés. Mon héroïne fait une pause dans sa vie et y dépose ses bagages. Elle la découvre sous la pluie, rencontre des gens qui ignorent l'existence des artistes qui l'ont marquée et entend des histoires qui pourraient se passer n'importe où au Maroc. La situation banale d'une touriste de passage bascule dans celle d'une voyageuse empêchée de partir. Je suis sensible au fantastique tel que le définit Tzvetan Todorov, interrogeant le concept freudien de l'inquiétante étrangeté (« *Das Unheimliche* ») et du malaise qu'elle génère. Je me suis intéressée à l'irruption de l'irrationnel dans le réel comme si c'était la réalité même et à la réalité qui dépasse la fiction.

En quoi Tanger diffère-t-elle de Marrakech et de Casablanca, qui vous sont plus familières, et dans laquelle de ces trois villes marocaines pourriez-vous le mieux envisager de vous retirer ?

Sa dimension mythique révolue et sa localisation géographique font de Tanger une ville à part. Mais finalement je la connais mal, n'y ayant passé qu'une quinzaine de jours. Casablanca reste celle où j'ai grandi, où j'ai passé mon bac et pour laquelle j'ai le plus d'affection. Marrakech enfin est celle où ma famille a déménagé et habite désormais. J'y passe mes vacances d'été et j'ai écrit un livre devenu une référence sur son histoire récente, *C'était hier à Marrakech* (éd. La Croisée des Chemins/Non-Lieu, 2014), avec moult témoignages de ceux qui ont contribué à ce qu'elle est aujourd'hui. Casablanca, en revanche, n'est plus la ville que j'ai connue. Elle est devenue tentaculaire et n'a rien à envier aux métropoles occidentales saturées par la circulation urbaine et la pollution. Si je devais me retirer au Maroc, Marrakech aurait donc ma préférence : elle reste à dimension humaine et ses habitants sont adorables.

Croyez-vous aux jnouns ?

Mon enfance passée à Casablanca a été bercée par ces histoires surnaturelles qui font partie du quotidien. Il est dit dans le Coran que les jnouns ont été créés à partir d'un feu sans fumée. Ils sont invisibles, peuvent voler, être attachés à un lieu, prendre l'apparence d'un chien ou d'un serpent. Il est recommandé de ne jamais jeter d'eau bouillante dans les canalisations, d'y verser régulièrement du lait, de faire brûler de l'encens pour s'attacher la bienveillance du jnoun de la maison. La présence d'un jnoun qui hante un hammam où Isabelle se rend, dans mon roman, est une piste pour comprendre son comportement.

Aucun patronyme n'est révélé, sauf celui du couple Cohen. Pourquoi ?

Transmis de père en fils, le nom Cohen fait référence aux prêtres, gardiens du Temple. Il me tenait à cœur d'évoquer la présence des juifs au Maroc avec les Berbères depuis des millénaires, avant la conquête des Arabes, et la protection dont ils y ont bénéficié pendant la guerre, sous le règne de Mohammed V. Il importe ainsi de rappeler qu'ils ont vécu là une entente cordiale, voire très amicale, avec les chrétiens et les musulmans.

Cette histoire est-elle, de votre point de vue, optimiste ou fataliste ?

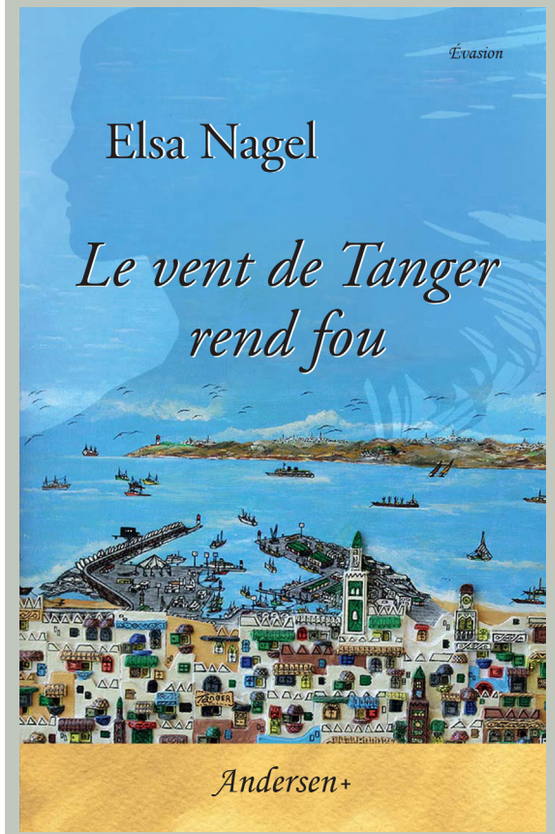
J'ai été amusée de constater que chacun en retenait tel ou tel aspect et en avait donc une lecture différente. J'ose penser qu'elle s'apparente au genre du conte et je ne voudrais pas en donner une interprétation réductrice.

Portez-vous en germe une autre histoire à raconter et avez-vous surtout le désir ou le besoin de renouer avec la fiction ?

J'aimerais être de nouveau portée ou plutôt visitée par une histoire qui s'imposerait et demanderait à être racontée. J'aime commencer à écrire et qu'elle prenne vie. Je suis ainsi ma première lectrice, surprise par ce qu'il advient, sans plan préalable conscient. Cela a déterminé la composition de ce roman, au gré du vent, des années écoulées et des récits entendus.

Le vent de Tanger rend-il vraiment fou ? Pouvez-vous en témoigner ?

C'est une autre piste pour comprendre les agissements de mon héroïne. Ce vent d'est souffle sans cesse et les Tangérois s'accordent à penser qu'il « tape sur le système ». Je l'ai éprouvé moi-même en séjournant quelques jours là-bas. Peut-être ai-je alors décidé d'écrire pour ne pas perdre la boule ?



Elsa Nagel,* Le vent de Tanger rend fou, *chez Andersen, 2018, 100 pages (Sur commande en ligne et dans toutes les librairies)